

Compte-rendu de l'atelier "Regards croisés" du 10 mai 2016

"Histoire et Mémoire" de Jacques Le Goff

Seulement 10 présents pour débattre de ce très riche essai, constitué essentiellement d'articles écrits entre 1977 et 1981 pour l'Encyclopédie italienne *Einaudi* et rassemblés par Gallimard en 1986 (édition italienne) et 1988 (édition française).

Jacques Le Goff (1924-2014), éminent représentant de l'École des Annales, est surtout connu pour ses nombreux ouvrages concernant les 12^{ème} et 13^{ème} siècles. Il est aussi avec Pierre Nora l'un des initiateurs de la "nouvelle histoire", « *histoire qui se ferait à partir de l'étude des "lieux" de la mémoire collective* », construisant le récit historique en partant du vécu des groupes.

Nous avons choisi de nous limiter à la partie "Mémoire" (pages 105 à 177 de l'édition Folio), qui est avant tout une histoire de la mémoire, de l'apparition du langage à nos jours.

Claude Soutif nous propose un résumé de cette vaste fresque.

S'appuyant sur les travaux d'André Leroi-Gourhan, de Jack Goody et de Frances Yates, Le Goff distingue cinq étapes :

- x La mémoire ethnique dans les sociétés sans écriture, mythes des origines assurant la cohésion des groupes, et transmission de savoirs pratiques, professionnels, portée par des "hommes-mémoire".
- x Le passage de la préhistoire à l'Antiquité, et de l'oralité à l'écriture, avec la multiplication des monuments commémoratifs (épigraphie), des codes (Hammourabi), des calendriers, des annales, etc., le tout lié au développement des villes et au prestige des familles puissantes : un nouveau savoir en corrélation avec de nouveaux pouvoirs. Dans la Grèce antique, apparition des *mnémons*, véritables fonctionnaires de la mémoire chargés de garder le souvenir du passé en vue d'une décision de justice. Donc socialisation de la mémoire, en même temps que divinisation (Mnémosyne, mère des Muses), et (déjà !) la crainte d'un affaiblissement dû à l'utilisation de supports externes (Platon *Phèdre*).
- x La mémoire médiévale, entièrement christianisée et consacrée aux textes sacrés, à la célébration des saints et au culte des morts. Devenue l'une des vertus cardinales, elle occupe une place centrale dans la rhétorique scolastique (Albert le Grand, Thomas d'Aquin) sous la forme de l'*ars memoriae*, utilisant lieux et images comme "trucs mnémoniques" dont l'abus fut dénoncé par les humanistes (Erasme, Melanchton).
- x Les progrès de la mémoire écrite, de Gutenberg à nos jours : mémoire en expansion, élargissement de la mémoire collective qui atteindra son plein effet au XVIII^{ème} siècle avec la multiplication des dictionnaires et des encyclopédies, la création des Archives nationales et de nombreux musées. Les fêtes nationales apparaissent avec la révolution de 1789, la commémoration s'empare de nouveaux supports (monnaies, médailles, timbres), l'essor du tourisme favorise le commerce de "souvenirs". Démocratisation enfin, avec notamment l'apparition de la photographie et des albums de famille.
- x Les bouleversements contemporains de la mémoire : cadres sociaux de la mémoire (Maurice Halbwachs), métissage des sciences humaines, mémoire biologique et génétique (ADN), informatique. Mais ce dernier chapitre écrit dans les années 70 semble aujourd'hui bien dépassé... et Le Goff est certainement plus à l'aise lorsqu'il tente une définition de la "nouvelle histoire" : « *une révolution de la mémoire (...), une problématique ouvertement contemporaine et une démarche résolument rétrospective, le renoncement à une temporalité linéaire au profit de temps vécus multiples* ».

Et il conclut par un appel à une démocratisation de la mémoire collective, qui est « un instrument et un objectif de puissance ». « Faisons en sorte que la mémoire collective serve à la libération et non à l'asservissement des hommes. »

Certains parmi nous ont trouvé ce texte difficile à lire, trop de références et de présupposés. Plusieurs idées directrices se dégagent :

Hier comme aujourd'hui, la mémoire collective est nécessaire à la cohésion et donc à la survie des groupes. Mais elle est aussi un instrument de domination, objet d'accaparement et de manipulation, et la moderne multiplication des supports n'empêche pas l'hyperconcentration.

On observe de multiples interactions entre les systèmes de pensée (les *épistémés* de Michel Foucault, cité par Le Goff), et les progrès techniques ; chaque nouvelle invention transforme nos modes de pensée et le contenu de la mémoire s'est transformé au fil des avancées techniques de ses supports. Remarque valable aussi bien pour le passage de l'oralité à l'écrit (voir "*La Raison graphique*" de Jack Goody) que lors de l'invention de l'imprimerie ou aujourd'hui avec la numérisation.

Mais s'il est vrai que l'écriture est le moyen le plus fiable de communiquer à travers le temps et l'espace, il faut se garder d'oublier la richesse de l'oralité. On pense à certaines régions du monde (Afrique notamment) où un immense patrimoine culturel ne circule que de bouche à oreille. L'externalisation progressive de la mémoire permet certes l'accumulation et l'accessibilité d'une masse toujours plus grande de connaissances ; la diversification des sources et l'utilisation de nouveaux matériaux qui caractérisent la "nouvelle histoire", une manière de voir dans les textes les signes de l'imaginaire d'une époque plutôt que des récits souvent fantaisistes, concourent à une certaine objectivation de l'histoire.

Mais l'objectivité est-elle possible ?

Y a-t-il réellement une démocratisation de la mémoire collective ?

L'externalisation (bases de données, accès constant à Internet) désengorge-t-elle nos cerveaux ?

Peut-on parler de progrès dans la manière de faire de l'histoire ?

La question du progrès se pose-t-elle pour un historien ?

François Riether